

avaient leur languissait au pied des candélabres voilés, sous la lividité d'un ciel spectral, et les passants n'étaient que des ombres, guère plus consistantes que celles qui me hantaient. Jamais je n'ai su plus de gré à une cité d'être triste qu'en cet arrière-crêpuscule où peu à peu, au rythme de ma marche, le souvenir affaibli de la Symphonie se mêlait à mon incantation. Elle se continua dans le murmure banal d'un train morne. Elle dura jusqu'à cette lisière de forêt où j'habite, et où, avant de rejoindre le feu, la lampe et les livres, je m'arrêtai comme chaque soir depuis trente-deux mois pour écouter, parmi les arbres dépouillés, la rumeur lointaine et puissante de la symphonie de mort, du canon qui change les vivants en fantômes, tandis que je m'obstinais à changer mes fantômes en vivants...

CAMILLE MAUCLAIR.

LA MUSE BADINE...

Lest un lieu commun dont la guerre a doté notre vocabulaire et qu'on nous sert volontiers à tout bout de champs, qu'il s'agisse de politique ou de littérature, de cuisine ou d'art plastique : c'est l'expression « ère nouvelle ». Nous savons que l'Immense Bagarre marquera une évolution dans le style et dans la pensée ; nous sommes avertis qu'au retour de la paix, des principes inédits et des idées toutes neuves chambarderont notre domaine intellectuel. Du moins nous le répète-t-on à l'envi... peut-être n'en sera-t-il rien car la routine a la vie dure, mais enfin cette prophétie a le double avantage de flatter l'avenir et de ne faire de mal à personne. Exiger davantage serait assurément de l'indiscrétion.

J'ignore si le drame lyrique de demain surgira différent de celui de la veille, si la symphonie se déroulera sur un mode inconnu... Je ne sais si le musicien, le poète, le statuaire et le peintre réussiront, comme par magie, à dépouiller le vieil homme. En revanche, je crois que le public manifestera des exigences fort précises quant au choix de ses divertissements. Les premières années qui suivront la paix le trouveront hostile aux œuvres profondes, au recueillement, à la méditation ; las d'avoir combattu, peiné, souffert, d'avoir cheminé si longtemps à travers les espoirs et les angoisses, il n'aura plus que l'égoïste désir de s'abandonner sans contrainte au plaisir sans effort. Certes, son attention ne se détournera point de la Beauté, mais à la condition que celle-ci soit de lignes simples et de clair visage ; pour tout dire, le public futur craindra le symbole, l'abstraction, le mystère et la pénombre... entre le style intentionniste et le style léché, il n'hésitera pas. C'est pour ces raisons que la renaissance éclatante est à peu près certaine de ce qu'on est convenu d'appeler l'Opérette.

L'Opérette, c'est Euterpe en jupon court, c'est la muse badine, mais la muse tout de même, n'en déplaît aux métaphysiciens de la musique. Renversée par Catulle Mendès-le-Superbe, qui fut un grand artiste dans le genre de Clémentine, l'Opérette, ces derniers vingt ou trente ans, avait disparu de la circulation. J'accorde qu'elle a commencé de reparaitre, mais sans succès marqué. Pourtant, elle n'est pas morte ; au contraire, elle est tout près de nous, impatiente d'agiter ses clochettes... C'est d'ailleurs une charmante fée, vraiment nationale et même chauvine, à l'occasion. D'où vient donc que son prestige soit uniquement fait de son brillant passé, que son nom, dans le jugement populaire, soit inséparable des noms d'Offenbach, de Lecocq et d'Audran et que les compositeurs d'aujourd'hui aient été jusqu'ici incapables de lui insuffler une force nouvelle ?

A cela il faut d'abord répondre que les musiciens ne témoignent guère à l'Opérette qu'une sympathie un peu méprisante ; nombre d'entre eux affectent de se

désintéresser de cette muse badine et croiraient déroger s'ils abandonnaient, pour venir à elle, leur Olympe ou leur Walhalla. Toutefois, ce n'est pas aux musiciens que l'on doit jeter la pierre en cette occurrence ; d'aucuns — Messager, Ganne, Terrasse — ont vaillamment pris du service dans les rangs de la Fantaisie, se sont ingénies à retrouver les thèmes bouffes et les grâces chantantes qui constituent la formule, oubliée de la musique comique. Leurs efforts, pourtant, demeurèrent stériles, de sorte que nous voici en présence de ce casse-tête : le public français chérit l'Opérette ; les musiciens français, pour peu qu'ils le veuillent, composent de fort agréable musique d'opérette et nous n'avons plus, en France, de succès d'opérette. Pourquoi ?

Eh bien, c'est la faute aux librettistes.

Pour faire un civet, dit la Cuisinière Bourgeoise, prenez un lièvre ; en admettant, révérence parler, que ce lièvre soit figuré par une partition exquise, reste la question délicate de la casserole, du feu, des épices et de la recette. J'entends de la recette culinaire, nous nous occuperons de l'autre plus tard. Or, il nous faudrait là, comme ailleurs, des chefs et nous ne rencontrons que des gâte-sauces ; nous espérons un fin régal et l'on nous offre de la ratatouille.

Ne cherchez pas ailleurs la raison pourquoi les maisons d'opérettes ont vu peu à peu se débiner leurs clients ; il y a sabotage, moins par négligence que par incompréhension des gens de lettres. Un auteur distingué ne me disait-il pas : Je demeure persuadé que l'Opérette n'est que de la fabrication ? Toute l'erreur est dans cette phrase ; à entendre ce pontife, il serait vain de vouloir « penser » pour écrire une opérette, l'opérette représentant au théâtre la caste paria, la parente déclassée, le genre inférieur...

Est-ce bien le genre qui est inférieur ou les auteurs qui sont insuffisants ?

Dussé-je faire tressaillir d'indignation dans le sépulcre les pères de notre théâtre classique, je prétends qu'il est aussi difficile de faire une opérette qu'une tragédie. Entendez par là que rien ne doit être considéré comme facile, attendu qu'un seul sonnet vaut un long poème, si ce sonnet est sans défaut. A l'heure présente, comment procède l'auteur résolu à écrire une opérette ? Il commence par s'associer un collaborateur ; tous deux se partagent la besogne, l'un se chargeant du dialogue et l'autre des couplets. Le sujet ? mon dieu, le premier venu, pourvu que l'action se déroule dans une époque à costumes. L'action elle-même ? Une jolie fille (1^{re} chanteuse) recherchée par un galant sans le sou (ténor) se voit menacée par son père (basse comique) d'épouser un riche dadais (jeune premier bouffe). Mais, grâce à l'intervention d'une aventurière (2^e chanteuse) qui détourne le dadais fortuné, tout se termine le mieux du monde. Là-dessus chœurs, ballets, figuration... l'affaire est dans le sac.

Mais le sac n'est pas dans l'affaire, étant donné que le public, gavé de sucreries analogues, se refuse systématiquement à subventionner un genre qui, à la longue, lui donne un peu mal au cœur. Le public, en effet, a singulièrement progressé depuis l'âge heureux du « Petit Duc » ; son éducation littéraire a eu pour directeurs Becque, de Curel, Bataille, Rostand, Bernstein, Porto-Riche ; son éducation musicale a été professée par Debussy, d'Indy, Dukas, Fauré, Duparc, Charpentier, les Russes, que sais-je... Le voilà donc pourvu, ce public, d'une mentalité très supérieure à celle qu'il possédait aux lendemains de 1870 ; son oreille est exercée, son esprit subtil et son imagination friande de curiosités. Gardez-vous l'espoir de l'intéresser par des mésaventures gnan-gnan et une partition sans recherche ? Ce serait folie pure !

Ne pas déduire de cela que l'opérette, pour retrouver son crédit d'antan, doive se hausser aux régions abstraites... Non, non, il faut rester fantasque, primesautière, badine en un mot, mais, si elle plaisante, que ce soit avec esprit ; si elle soupire, que ce soit avec lyrisme ; si elle danse, que ce soit avec originalité. Que l'opérette, enfin, se mette au goût du jour, qu'elle oublie à jamais ses ensembles irritants de banalité, son éternel duo d'amour, ses couplets en rangs d'oignons et ses ballets sur commande. Nous voulons de la fantaisie, n'en fût-il plus

au monde, mais non de la grosse facétie, de la gaieté, pas de grossièreté, de l'élégance et non de la pose. Nous vous supplions de nous donner, rimeurs, des strophes bien faites, et vous, librettistes, un texte cordial, auquel, si ce n'est trop demander, la grammaire ne soit pas étrangère, et vous, compositeurs, de la musique sincère, sans excès de prétention, souple, entraînant et farce.

Nous avons banni de nos scènes la formule viennoise et c'est très bien, mais il ne faut pas se dissimuler qu'elle a laissé sur nous son empreinte. Je n'ignore pas que *La Veuve Joyeuse*, *Rêve de Valse* et autres languœurs sont dénuées de tout mérite vrai ; néanmoins elles ont créé une atmosphère assez prenante, elles ont dapé un genre déjà fatigué par l'introduction de certaines trouvailles, par la valse, principalement. Et puis les personnages de l'opérette viennoise sont beaucoup plus « dans le train » que ceux de l'opérette française : ils tiennent compte de la mode, de l'actualité, ils remuent énormément, ils ont la « bougeotte », ils ne se figent pas en des actions archilentes. De plus l'opérette viennoise a le sens de la volupté, de l'amour vrai, du baiser sur la bouche infiniment plus moderne que le baise-main de l'inévitable marquis. C'est moins distingué ! me direz-vous... Mais il est entendu que nous sommes incomparablement moins distingués que nos ancêtres !

D'ailleurs il serait malséant de suivre servilement la trace de *La Veuve Joyeuse* ; quant à s'obstiner dans le style révolu, c'est courir à la faillite. Tenez, chers auteurs, inventez donc une histoire simple, claire, vraisemblable, amusante et bien charpentée. Logez-la dans trois décors inédits et gais. Donnez à vos personnages un peu d'humanité réelle et beaucoup de blague. Ayez de l'esprit et des mots drôles, ce qui n'est pas la même chose que des calembours. Ne craignez pas d'émailler votre ouvrage de quelques danses excentriques bien amenées par l'action. Ne mesurez pas votre peine, efforcez-vous d'avoir du soin, du goût, de l'art... Et vous, compositeur, laissez-vous inspirer par ce manuscrit, développez, mais avec mesure, évitez les longueurs, ne redoutez jamais les hardiesses. Ne respectez pas trop la muse badine, chatouillez-la juste assez pour qu'elle éclate de rire, ne la mettez point à mal, c'est une fille honnête... Et, je vous le garantis, lorsque vous l'aurez épousée par devant le public, vous serez heureux et vous aurez beaucoup d'enfants.

GEORGES DELAMARE.

